



Le Drone

DE L'ANTIPRESSE

N° 6 | 18.02.2018

Chasse à l'homme (2)

Chez les romantiques allemands

Les églises et le mariage pour tous

Bahar Kimyongür, une tête mise à prix

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

Vos nombreuses réactions à ma digression sur la fin du mâle, entamée dans le dernier numéro, m'ont incité à poursuivre cette réflexion sous la forme de notes, un peu décousues, en vue d'un essai de plus grande envergure. J'en revendique donc l'aspect parfois décousu et abrupt! La matière est bien trop vaste pour un ou deux articles du Drone, et j'espère la reprendre encore dans un numéro ultérieur.


Bonne lecture!

SLOBODAN DESPOT

PS — Nous vous rappelons que la campagne d'abonnements papier («Montgolfière» et «Dirigeable») se poursuit jusqu'au 1er avril! Le Drone imprimé commencera de «rouler» sitôt les 500 abonnements papier atteints. Nous vous encourageons à en parler autour de vous.

AGENDA

Samedi 24 février à 17h, librairie Les Genêts d'Or en Avignon: Conférence et dédicace de Slobodan Despot autour du Rayon bleu.
Affiche/détails: ici.



PRÉCÉDENTS NUMÉROS DU DRONE

DRONE 001

- * [Version magazine \(PDF\)](#)
- * [Version texte](#)

DRONE 002

- * [Version magazine \(PDF\)](#)
- * [Version texte](#)

DRONE 003

- * [Version magazine \(PDF\)](#)
- * [Version texte](#)

DRONE 004

- * [Version magazine \(PDF\)](#)
- * [Version texte](#)

DRONE 005

- * [Version magazine \(PDF\)](#)
- * [Version texte](#)

[www.antipresse.net/
drone/abonnement](http://www.antipresse.net/drone/abonnement)

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot. Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net
Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.



It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Masculin, le mauvais genre (2)

QU'Y A-T-IL DE COMMUN ENTRE LES SOCIÉTÉS PRÉHISTORIQUES, LES UTOPIES SOCIÉTALES SCANDINAVES ET LA MAINMISE DE L'IDÉOLOGIE LGBT SUR L'ENSEIGNEMENT DANS LE MONDE OCCIDENTAL? JE M'INTERROGE, JE FURÈTE ET JE CONTINUE DE SEMER QUELQUES CAILLOUX SUR LE CHEMIN.

En ce mois de février de l'an de grâce 2018, nous avons eu la satisfaction d'apprendre que des anthropologues viennent de découvrir une langue inconnue, quelque part en Malaisie. Le «jedek» ne serait plus parlé que par 280 personnes. Selon les chercheurs de l'université de Lund à qui l'on doit cette rare découverte, il «reflète un mode de vie où l'égalité entre hommes et femmes était plus grande que dans les sociétés occidentales, sans violence et qui n'encourage pas la compétition entre les enfants».

Nous n'avons évidemment pas le moyen de vérifier si cette description idyllique correspond à la réalité de la langue *jedek*. Mais elle affiche en tout cas une analogie frappante avec l'utopie sociale que le pays d'origine de ces universitaires s'efforce de construire depuis plus d'un demi-siècle avec une rigueur toute puritaine. C'est, condensé en une phrase, le programme *anthropologique* de la social-démocratie suédoise.

On aurait peut-être pu évoquer dans le communiqué de presse d'autres aspects de cet idiome et de la culture qu'il incarne. Peut-être a-t-il une structure grammaticale unique au monde? Une parenté avec une

langue éloignée qui suggérerait des migrations encore indétectées? Peut-être était-ce la langue d'une religion monothéiste au milieu de païens, ou vice-versa? Mais auprès de la question de *l'égalité des sexes*, plus rien n'a de poids: ni la grammaire, ni les croyances, ni la culture, ni l'histoire.

UN SOUVENIR DE JEUNESSE

Voilà bien nos ami.e.s Suédois.es, me suis-je dit, et je me suis aussitôt senti transporté sur un *knekkebrød* volant vers l'été de mes dix-sept ans, en 1984 (année Orwell!), lorsque je visitai le pays de Fifi Brindacier pour la première — et pour le moment la dernière — fois. Je m'y étais rendu avec un camarade de lycée grâce à ce merveilleux passeport paneuropéen qu'était l'abonnement Interrail.

A peine débarqués en ferry du Danemark, nous avons vu monter dans notre compartiment une jeune grand-maman et ses deux petits-enfants (qu'on pouvait encore discriminer, alors, en «garçon» et en «fille»). Ils étaient affublés de chapeaux pointus et de tout un attirail de fête pour célébrer dans le train l'anniversaire de Mémé.

Il y avait même, au début, un sac de biscuits. Lesquels ont rapidement fini

éparpillés sous les sièges, car les charmants bambins les avaient utilisés comme projectiles pour faire tomber le chapeau de la grand-mère. Décoiffer Mémé était, de fait, le jeu de l'après-midi. Ils visaient son cône de Merlin avec tout ce qui leur tombait sous la main. Quand il tombait, ils lui intimaient de le repositionner sur sa tête avec des intonations suraiguës rappelant le *heavy metal*.

Le bombardement était soutenu. Des stylos-feutres, des pièces de monnaie finissaient dans les yeux et les oreilles de la martyre, sans compter les coups de baguette ou les tirs de billes au lance-pierres.

Nous, les ados suisses, étions sidérés. Au début, nous avions cru à un jeu. C'en était un, de fait, mais pas pour tout le monde. La pauvre femme souffrait pour de bon, le cuir chevelu déchiré, mais n'osait piper mot, de peur de traumatiser ses deux pestes. Leur jeu n'était pas violent. Pas plus violent que cet amusement enfantin consistant à ôter une aile à une libellule ou enfoncer une paille dans le derrière d'un bourdon pour voir comment ils volent. Ils avaient autant d'empathie avec la douleur de leur grand-mère qu'ils en auraient eu avec une

libellule ou un bourdon — et sans doute bien moins qu'avec un lapin. La passivité de la victime ne faisait qu'attiser leur excitation.

Au bout d'un moment, excédé, je les ai saisis tous deux par le col, ne sachant pas un mot de leur langue. Ils furent si surpris qu'ils s'arrêtèrent net et restèrent cois, tels deux poulets plaqués au sol.

Je dus les lâcher aussitôt. La quinquagénaire qui leur servait de cible s'était soudain ressaisie et précipitée sur moi en hurlant dans un mauvais anglais: «Don't touch them!», comme si j'avais souillé de ma main deux vierges vestales. Elle défendait ses petits tortionnaires avec une fureur de lionne. Dans ses yeux exorbités, je lisais le scandale de la

sainte-nitouche qui aurait entrevu le sexe d'un inconnu. Soudain sagement blottis contre les seins protecteurs de leur grand-mère, les deux têtes blondes me dévisageaient avec des airs jubilatoires.

Puis elles ont repris leur danse du totem, quoiqu'avec un peu moins d'enthousiasme.

«Ces monstres ont-ils un père?» m'étais-je demandé sans me douter



de l'envergure que prendrait cette question trente ans plus tard.

CHASSE À L'HOMME

Si le syndrome de Stockholm porte le nom de la capitale suédoise, me suis-je dit par la suite, ce n'est décidément pas un hasard. Ces dernières années, les Suédois ont naïvement importé des migrants en masse sans leur imposer aucun règlement de maison, eux qui sont si ordrés. L'explosion de la violence dans les quartiers conquis, devenus immaîtrisables, n'est évidemment pas sans rapport avec les lois utopiques sur lesquelles tout repose là-haut. Égalité des sexes. Non-violence. Non-compétition. Comme chez les «Jedeks». Sauf que chez les tribus malaises de chasseurs-cueilleurs, les choses ne devaient pas se passer tout à fait comme ça. On imagine un esprit de clan d'autant plus exclusif (pour ne pas dire «raciste») que la loi intérieure était égalitaire. Et puis, et surtout, l'on peut se figurer des conditions d'existence tout à l'opposé de la philosophie du hygge, l'art bobo de s'emmitoufler et de se barricader contre le monde réel qui forme l'idéal de vie des Suédois modernes. (On m'a rapporté du reste que leurs grands rois conquérants Gustave II Adolphe et Charles XII avaient inventé le *perpetuum mobile* dans leurs tombes!)

Quoi qu'il en soit, nous voici cernés de toutes parts par une réinterprétation du monde d'où le principe masculin et ses attributs — tels

que la force, la compétition, l'autorité — sont soigneusement éliminés.

< Interruption >

«Halte-là!» me fait soudain l'Homme en levant les yeux de son verre. Ils ne sont pas éliminés. Ils sont transférés. Si toi et moi, mon gars, nous ne pouvons plus rouler les mécaniques, ces dames, elles, ne s'en privent pas. Tu n'as qu'à ouvrir les magazines. Femmes PDG, femmes sportives, femmes soldats... C'est pas leur empathie qu'on vante, ni leur suavité, et surtout pas le galbe de leurs mollets.

— Mais quoi alors?

— Ce sont leurs qualités viriles qu'on met en avant. Décision. Efficacité. Autorité. Franchise. Et elles en sont fières, les pauvres. Elles se rengorgent! Elles ne comprennent pas que l'abolition de l'homme signifie aussi l'abolition de la femme. A moins qu'il s'agisse d'une inversion, comme avec les pôles magnétiques. A nous la fiche femelle, à elles la fiche mâle...

— C'est ça. Tiens, reprends donc un coup de rouge et laisse-moi écrire!

< Fin d'interruption >

Nous ne mesurons pas l'ampleur de la révolution dont nous sommes les témoins. Les grands bouleversements géopolitiques, le terrorisme et les migrations, nous occupent l'esprit, alors que ce ne sont que des épiphénomènes. La grande affaire, c'est que nous ne sommes plus ni

femmes ni hommes. En tout cas, ce n'est plus une donnée de base, c'est une option. Un choix. Ces concepts sur lesquels on se branlait jadis le mental dans les séminaires confidentiels de quelques universités, on les enseigne aujourd'hui aux enfants des écoles maternelles. Et gare aux parents qui essaient de contester ce nouveau catéchisme!

Le *putsch* du relativisme sexuel dans les sociétés occidentales est l'une des opérations de prise de pouvoir les plus foudroyantes et les plus vastes qu'on ait jamais vues. La lutte féministe, dans ses diverses déclinaisons historiques, aura servi de tête de pont et de tremplin à un programme d'une tout autre nature qui a fini par le supplanter: l'agenda «gay» ou LGBT. Et l'on n'a même pas vu le tour de passe-passe.

D'un côté, une cause populaire, ancrée dans l'histoire, qui affecte la moitié de l'humanité — et une moitié objectivement définie par la biologie.

De l'autre, une cause de mandarins ne concernant au départ qu'une très faible minorité de la population — minorité définie (quoi qu'elle en dise) par des *choix* subjectifs. Mais relayée par des groupuscules occupant des postes clefs dans les réseaux académiques, médiatiques et administratifs.

Issu comme toutes les nouvelles révolutions «sociétales» des campus américains, l'«agenda LGBT» est rapidement devenu un outil d'intimidation et de contrôle de l'opinion d'une admirable efficacité. Les études

de genre (*gender studies*) occupent aujourd'hui la fonction de cléricature intellectuelle que le matérialisme dialectique exerçait dans les académies soviétiques. Le plus médiocre pion marxiste pouvait faire virer un grand physicien, aucun grand savant ne pouvait contester le magistère des marxistes. La *gay pride* est devenue la procession officielle des sociétés libérales-démocratiques, l'équivalent des triumphes impériaux de l'ancienne Rome. Les gouvernements satellites qui essaient de se raccrocher au monde occidental pour des motifs économiques et politiques doivent *en premier lieu* montrer patte blanche en imposant à une population incrédule ou indifférente des défilés exotiques sous lourde protection policière. Leur capacité à assurer la sécurité de quelques centaines de manifestants LGBT dans leurs villes peuplées de rétrogrades cisgénériques est un critère de compatibilité primordial avec le monde dit évolué. Cette mission ne connaît aucune limite de moyens ni de méthodes.

En France, le *mariage pour tous* aura été la préoccupation première du gouvernement Hollande, qui pour satisfaire les besoins de respectabilité d'une minorité sexuelle (voire d'une minorité de cette minorité, selon mes amis homos que l'idée même du mariage fait rire aux larmes), a mis sous le boisseau des sujets brûlants qui concernaient toute la nation. Et qui s'est attiré du même coup la *manif pour tous*, le plus vaste mouvement de contestation de ces dernières années, qui a fait prendre conscience

à des millions de français combien leur «normalité» était anormale aux yeux du système en place. Pour l'hétérosexuel notoire François Hollande, permettre à la minorité LGBT de s'appropriier les rites du mariage bourgeois aura été plus important que d'assurer sa propre réélection.

Et tout ça, pour quoi? Pourquoi les utopies scandinaves, les journées travelo dans les écoles, les programmes d'émasculatation de la langue? Pour renverser un ordre ancien, ordre dont le mâle souverain était le pivot. Aussi bien en tant que *pater familias*, dans le cadre privé, qu'en tant que roi, chef de guerre et de clan, ministre ou tribun dans le public. Et au nom de qui? Pour le remplacer par qui ou quoi? La réponse n'est pas si simple.

L'ÉTAT PROFOND, LE VRAI

L'État profond existe. Ce n'est pas celui des adversaires de M. Trump. Il est sans parti, sans géographie, sans idées, et pourtant soudé comme une

mafia. Il est si profondément enraciné, si omniprésent, qu'il peut se permettre d'agir au grand jour, sous votre nez. Il est consubstantiel à la société technologique, où les structures prennent *naturellement* le pas sur les contenus. Il fédère tous les milieux — scientifiques, administratifs, managériaux, et même «spirituels» — qui conspirent à l'abolition de l'ordre ancien, politique et traditionnel, qu'on rattachait à des lois transcendantes auxquelles les humains croyaient ne pas avoir accès. Son principe moteur, son plus petit dénominateur commun, c'est justement cela: le projet de remplacer les conditions données (par la Nature, par Dieu, par les cruelles éliminatoires de l'évolution...) par des conditions humainement déterminées et donc contrôlables. L'héritage par l'ingénierie. Le destin par la planification. La politique par la gestion. C'est ce que Heidegger appelait le *Gestell* (l'arraisonement, la mise à dispo-

P H O T O B I O G R A P H I E

La fleur rouge, 16.2.2018.

J'écrivais dans mon café habituel, à Belgrade, lorsque mes yeux furent attirés par une intense tache de couleur. Au creux de la statue grise, sur la terrasse, sous un ciel glacial, une étoile de Noël survivait encore. J'ai dû rompre ma stricte discipline du noir-et-blanc pour restituer cette explosion de sang rouge, vif et pourtant végétal. (SD)



sition), étendu à l'ensemble de nos paramètres.

Le sexe et la reproduction étaient jusqu'il y a peu le dernier jardin secret de Mère Nature. Si l'ingénierie réussit à s'emparer de cette forteresse-là, tout l'ordre ancien s'effondre. Au moment où la religion scientifique s'est estimée en mesure d'attaquer *techniquement* ce tabou, elle a développé les outils idéologiques adéquats pour faire accepter cette prise d'assaut par la conscience collective. La vision du monde sexuellement binaire et reposant sur la primauté du mâle incarnait toutes les résistances qu'il s'agissait de vaincre.

Le monde qui vient, pressenti par les Huxley, Orwell, Zamiatine, Philip Dick, est un monde où la sociologie remplace la société et où les liens du cœur n'ont aucune place. C'est un univers où les couveuses remplacent les berceaux, où l'eugénisme annule les hasards de la procréation, où la collectivité a aboli la famille et où, par conséquent, le *pater familias* n'existe plus. La *Mater* non plus, bien entendu — une *matrice* suffit amplement à assurer ses fonctions.

Cela vous paraît familier? Cela vous évoque *Métropolis*, le *Dictateur* de Chaplin, les espaces désolés de *Blade Runner* et les processions de marteaux martiaux du *Wall*, de Pink Floyd? Vous avez raison, et cela porte un nom. Comme dirait Dmitry Orlov, nous voyons un *-isme* les résumer tous: le *fascisme*.

A ce régime-là, les nouvelles formes d'organisation de la fourmière humaine ne présentent aucune possibilité de résistance. Bien au contraire. L'utopie d'une société «transgenre» n'est envisageable qu'avec l'assistance d'un lourd appareil technoscientifique — et donc d'une administration totalitaire. En tout premier lieu, pour garantir la liberté du choix en matière de sexe et remplacer la reproduction sexuée naturelle, il faut un appareillage médical sophistiqué (déjà largement mis au point, jusqu'à l'utérus artificiel). Pour annihiler les résistances instinctives de la population, un dispositif pédagogique omniprésent. Pour substituer cette réalité construite aux informations des sens et aux alertes du bon sens, une gestion de la perception concertée et sans failles. Pour assurer l'étanchéité de la bulle, un système policier futuriste dont les haies de *robocops* encadrant les *gay prides* en milieux hostiles ne sont qu'un avant-goût.

Les minorités «oppressées» et soudain «libérées» qui agitent des drapeaux arc-en-ciel en dansant sur le corps terrassé du mâle dominant ne pensent pas aux lendemains de leur parade. Dans cet avenir-là, la dictature n'aura ni visage ni sexe. Elle sera impersonnelle, et donc inattaquable.

(A suivre, mais peut-être pas dans le prochain numéro.)



CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Promenade chez les romantiques allemands

S I LE MOT «ROMANTIQUE» SEMBLE AVOIR D'ABORD FAIT SON APPARITION EN ANGLETERRE AVANT DE SE RÉPANDRE SUR LE CONTINENT, C'EST EN ALLEMAGNE QU'IL PRIT LA FORME D'UN RÉEL MOUVEMENT LITTÉRAIRE, QUI ALLAIT DURANT QUARANTE ANS DOMINER LA PENSÉE ET LA LITTÉRATURE ALLEMANDE, AVANT QUE D'INFLUENCER LES AUTEURS FRANÇAIS DE LA SECONDE MOITIÉ DU XIXE SIÈCLE.

Apparu peu après 1790, dans la fascination pour la Révolution française et en opposition au rationalisme des Lumières – et non pas au classicisme, comme on le prétendit longtemps –, le romantisme allemand se transformera suite aux guerres napoléoniennes, qui verront la Prusse amputée de moitié en 1807, après la bataille d'Iéna et le Traité de Tilsit. On peut d'ailleurs penser que la méfiance endémique des Allemands envers la République et la démocratie jusqu'au milieu du XXe siècle, qui eut des conséquences sur la chute de la République de Weimar et la naissance du Troisième Reich, trouva une de ses causes dans l'empreinte laissée par l'occupation napoléonienne et l'humiliation prussienne qui en découla. Mais c'est une autre histoire...

Le romantisme allemand durera quarante ans et connaîtra deux phases principales. La première, généralement appelée «romantisme de la première heure» (*Frühromantik*) ou «vieux romantisme» (*Ältere Romantik*) va de Jean Paul à Frédéric de la Motte-Fouqué. La seconde,

appelée «romantisme plus jeune» (*Jüngere Romantik*) ou «haut-romantisme» (*Hochromantik*), va de Bonaventura à Georg Büchner. Il se fixera tour à tour à Iéna, à Heidelberg, à Berlin, et se ramifiera vers d'autres lieux: Dresde, Vienne, La Souabe, Munich. Voilà pour les dates et les lieux principaux.

S'il n'est évidemment pas question ici de citer tous les auteurs de ce mouvement, ni *a fortiori* toutes les œuvres qui relèvent du romantisme, il m'apparaît que l'influence prépondérante du romantisme allemand, que ce soit dans la formation du nationalisme allemand ou dans l'art lui-même, y compris dans la littérature et la poésie françaises, de Nerval aux surréalistes, cette influence, donc, est aujourd'hui ignorée, et les principaux protagonistes de ce mouvement peu lus et insuffisamment appréciés. Les remettre quelque peu en lumière, tel est l'objet de cette chronique.

Pas de mouvement littéraire sans philosophie: c'est en l'occurrence Johann Gottlieb Fichte (1762-1814), l'un des fondateurs du mouvement

philosophique appelé «idéalisme allemand», qui fut l'inspirateur, en quelque sorte, du romantisme allemand. D'abord avec la parution, en 1794-1795, des *Fondements de l'ensemble de la théorie de la Science*, dans lequel Fichte entendait déployer les virtualités inexprimées de la pensée kantienne, ensuite dans les *Discours à la nation allemande*, publiés au lendemain de la bataille d'Iéna, dans lesquels il posa les bases du pangermanisme, en appelant à l'éveil d'un sentiment national et à la fondation d'un État national allemand[1]. Tout comme ceux de Nietzsche, les écrits de Fichte furent plus tard allègrement récupérés par les idéologues nazis, alors que Fichte resta toute sa vie un ardent défenseur de la démocratie. Cette récupération malveillante a hélas nui à sa postérité.

C'est face à l'insignifiance politique qui règne en Allemagne que le romantisme va éclore. On a souvent qualifié les écrits romantiques de «contes de fées», alors que le terme de «contes mythologiques» serait plus approprié. C'est en effet la nostalgie du Moyen Âge qui est l'une des inspirations principales du romantisme allemand. L'amour, expérience décisive, à la fois passion qui égare à jamais et suprême révélation, y occupe une place prépon-

dérante: «*Ce n'est que par l'amour et la conscience de l'amour que l'homme devient homme*», écrit Friedrich Schlegel dans *Lucinde* (1799). La place des rêves, de l'inconscient collectif, dépositaire d'expériences ancestrales – un siècle avant Carl Gustav Jung –, l'exploration des états seconds de l'âme – songe, évanouissement, télépathie –, l'identité de la



Nature et de l'Esprit, tout cela tend à forger une littérature d'une grande richesse imaginaire, qui inspirera les autres arts, de la peinture (Caspar David Friedrich) à la musique (Franz Schubert, en particulier ses *Lieder*, et naturellement Richard Wagner), ainsi que les géné-

rations suivantes, en particulier en France. De Gérard de Nerval à Baudelaire, jusqu'à Apollinaire un peu plus tard, ou Giraudoux, dont l'*Ondine* s'inspira de celle de Frédéric de La Motte-Fouqué, les romantiques allemands ont en quelque sorte «forgé» tout un pan de la littérature française de la seconde moitié du XIXe siècle, voire de la première moitié du XXe siècle.

Alors quels auteurs et quelles œuvres – je tenterai de me limiter à un livre par auteur cité – pourrais-je vous recommander pour vous faire entrer dans cet univers onirique, magique et souvent fantasque, où, habité par la nostalgie d'une contrée,

d'une félicité imaginaires, le voyageur croisera des étrangers détenteurs de vieux secrets ou des ombres accablées d'une malédiction passée? Pas simple de faire un choix!

Tout d'abord Jean Paul (1763-1825), sans conteste celui qui a véritablement introduit dans la littérature allemande le roman dans le sens moderne du mot, l'initiateur du roman poétique dans la littérature européenne, et son *Choix de rêves*, publié en français dans les années 1930, en pleine période surréaliste (Éditions José Corti [2], 2001).

Ensuite Novalis (1772-1805), premier poète en date et en qualité du romantisme, et son *Henri d'Ofterdingen* (collection *L'Imaginaire/Gallimard*, 2011), l'histoire d'un troubadour allemand du XIII^e siècle: le premier roman «fleur bleue», puisque c'est dans ce livre qu'apparaît cette expression, roman de l'amour absolu alliant rêve et réalité.

Impossible de ne pas citer Heinrich von Kleist (1777-1811) et, parmi plusieurs livres possibles, *Michael Kohlhaas* (Éditions *Mille et une nuits*, 2013), l'histoire, au XVI^e siècle, d'un marchand de chevaux qui s'insurge contre une injustice qu'il a subie et qui veut se rendre justice: le refus de l'injustice est un autre thème récurrent chez les romantiques allemands.

Et pour terminer, deux histoires de diables qui sont parmi mes textes préférés: tout d'abord, de Frédéric de La Motte-Fouqué (1777-1843), *La Mandragore* (*Mercur de France*, 1997), du nom d'un petit animal conservé dans un flacon et qui est

doté de pouvoirs magiques... mais gare à celui qui meurt en en étant possesseur! Et ensuite, d'Adalbert von Chamisso (1781-1838), *L'étrange histoire de Peter Schlemihl ou L'homme qui a perdu son ombre* («Folio», 2011).

Mais cette liste est bien frustrante: il y manque les frères Grimm, E.T.A. Hoffmann, et tant d'autres... Cela dit, ce sont généralement des textes relativement courts: on peut donc goûter assez facilement aux uns et aux autres. Pour les plus gourmands et curieux, l'édition en deux volumes des *Romantiques allemands* dans La Pléiade saura les rassasier.

Nous reviendrons très certainement dans cette chronique sur le romantisme, anglais cette fois, qui compte lui aussi nombre de chefs-d'œuvre et d'auteurs aussi injustement oubliés que leurs coreligionnaires allemands! Au XIX^e siècle, des mouvements romantiques existèrent sous tous les cieux: du Brésil au Danemark, de la Croatie à l'Espagne, de la Grèce à la Roumanie... Ces mouvements eurent en commun de libérer l'imaginaire et de donner à la littérature quelques-unes de ses plus belles pages.

~~~~~  
NOTES

1. Qui ne verra le jour qu'avec Bismarck, en 1871, avec la victoire des Prussiens sur la France.
2. Dans la collection «*Romantique*», qui compte nombre de bijoux anglais, allemands ou français.

ENFUMAGES par Eric Werner

## Les églises et le mariage pour tous

**L**E MARIAGE POUR TOUS EST À L'ORDRE DU JOUR. LES ÉGLISES ELLES-MÊMES SE DISENT DÉSORMAIS INTÉRESSÉES. CERTAINES D'ENTRE ELLES ONT PLUS OU MOINS DÉJÀ FRANCHI LE PAS, EN INSTITUANT DES «BÉNÉDICTIONS» POUR LES COUPLES HOMOSEXUELS.

On le voit par exemple en Suisse romande, où le journal protestant, pour illustrer le sujet, a récemment publié la photo d'un couple d'hommes nus en train, apparemment, de faire l'amour [1].

Chacun sait que la Bible est hostile à l'homosexualité. La condamnation de l'homosexualité ne se rencontre pas seulement dans l'Ancien mais également dans le Nouveau Testament (st Paul). Pour en venir à légitimer le mariage pour tous ou son équivalent, les responsables d'églises sont donc obligés de contourner ces textes, ce qu'ils font de diverses manières, soit en les minimisant, soit en les réinterprétant, réinterprétation qui elle-même peut prendre plusieurs formes.

La plus courante consiste à relativiser de telles condamnations en les considérant comme reflétant un certain état de choses social et/ou culturel, état de choses aujourd'hui dépassé. On serait donc en droit de les considérer elles-mêmes comme obsolètes. La formule rebattue «il faut vivre avec son temps» résume bien cet état d'esprit. La volonté d'alignement s'affiche ici sans fausse honte.

On peut aussi, plus subtilement, recourir au raisonnement par analogie.

En substance on dit: il en est de la condamnation biblique de l'homosexualité comme des interdits alimentaires de l'Ancien Testament. L'Évangile affirme que ces interdits sont sans importance, il s'en est donc affranchi. Il en va de même de la condamnation de l'homosexualité. Elle aussi est sans importance. En l'absolutisant, comme on aurait parfois tendance à le faire, on contreviendrait à l'esprit même de l'Évangile, qui ne cesse d'opposer le nouveau à l'ancien. Le nouveau, en l'occurrence, ce serait le mariage pour tous. On retombe ici sur l'argument précédent.

Il est tout à fait vrai que l'Évangile oppose le nouveau à l'ancien. On ne se trompe pas en le disant. Encore importe-t-il de le lire de près.

Au chapitre X de l'Évangile de Marc (des quatre Évangiles celui où l'opposition entre le neuf et l'ancien est peut-être la plus soulignée: elle articule l'ensemble de l'ouvrage, en dessine le plan d'ensemble), l'auteur explique très bien en quoi, selon lui, l'Évangile est novateur. Il est novateur essentiellement dans deux domaines: celui de la sexualité, d'une part, du rapport à l'argent de l'autre. Celui de la sexualité d'abord. L'auteur affirme, en effet, l'indissolubilité du

mariage. L'ancienne loi juive admettait au contraire la possibilité du divorce. Désormais cette possibilité est exclue: «Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni» [2]. Celui du rapport à l'argent ensuite. Les riches sont invités non seulement à faire l'aumône, comme le recommande la morale courante, mais à distribuer tous leurs biens aux pauvres. C'est à cet endroit qu'on rencontre la célèbre métaphore du trou de l'aiguille: «Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu» [3].

Tels sont les deux domaines en lesquels l'Évangile se montre, au sens strict, novateur (notamment par rapport à l'ancienne loi juive). Mais s'il est novateur, ce n'est pas en allant *moins loin* qu'auparavant, mais au contraire *plus loin*! C'est là le point.

Dans son dernier livre, récemment paru, l'historien et sociologue Emmanuel Todd consacre tout un chapitre à ce qu'il appelle le «premier christianisme», chapitre en lequel il insiste sur le fait que si le christianisme a pu attirer, comme il l'a fait, autant de monde aux premiers siècles de notre ère, c'est en raison

même de son «extrémisme» [4] au double plan sexuel, d'une part, social de l'autre. Sexuel: la valeur donnée à l'abstinence, à tout le moins à une certaine retenue dans ce domaine. On est «très loin», en tout état de cause, «d'une conception soixante-huitarde de la sexualité comme "libératrice".» [5] Social également: l'amour des pauvres. On retrouve ici le chapitre X



de l'Évangile de Marc. Ce double «extrémisme» est la marque propre du christianisme, ce qui lui confère sa spécificité (au regard d'autres mouvements ou courants de pensée des premiers siècles de notre ère). C'est ce qu'il y a d'*ori-*

*ginal* en lui. Donc aussi de nouveau.

On ne saurait par conséquent se dire chrétien si l'on ne prend pas grand soin de ne pas se laisser piéger par la sexualité, d'une part, par l'argent et les richesses de l'autre. C'est à cela, d'abord et avant tout, qu'on est invité à *croire* (au sens, oui, tout à fait, du *credo*). On croit ou non au reste. Mais ce n'est pas cela d'abord (le reste) qui définit le chrétien. Ce qui le définit d'abord, c'est ce qu'on vient de dire.

Bref, on a le droit de réinterpréter les textes, mais dans certaines

limites seulement. Il faut en particulier que l'interprétation proposée s'accorde avec l'inspiration d'ensemble de l'Évangile, à ce qui lui confère sa marque, sa spécificité propre. Autrement on n'interprète pas les textes, on les trahit. Ce qui condamne le mariage pour tous, ce ne sont pas les condamnations bibliques de l'homosexualité. Elles sont sans grande importance. Les fondamentalistes littéralistes se trompent en pensant le contraire. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'on peut les faire passer par profits et pertes. Mais presque. La comparaison avec les interdits alimentaires se justifie, de ce point de vue, pleinement. C'est *autre chose*, en fait, qui est en cause. Il faut élargir le débat.

Ce qui, fondamentalement parlant, est en cause, c'est le rapport à la sexualité *en général*. L'Évangile nous met en garde contre tout assujettissement dans ce domaine. Nous sommes invités à prendre nos distances, à la limite à *renoncer* à la sexualité. Inutile de dire qu'un tel discours est aujourd'hui totalement inaudible.

Mais n'en déplaise aux responsables d'églises (qui en l'ignorant ou feignant de l'ignorer, en préférant, comme ils le font, sacrifier à l'air du temps, aux réquisits de l'idéologie dominante, achèvent de se discréditer,

eux-mêmes en même temps que les institutions qu'ils représentent), *c'est le discours chrétien*. Ce qu'avait bien compris, par exemple, Tolstoï en écrivant sa *Sonate à Kreutzer*. Il faut aujourd'hui relire ce texte magnifique et par ailleurs si actuel, qui dit bien ce qu'il faut penser de la sexualité dans une optique réellement chrétienne. (En plus c'est un texte féministe: chrétien *et* féministe. Autre raison encore de le relire).

On a naturellement tout à fait le droit, comme le font les responsables en question, d'avoir sur la sexualité les idées qui sont les leurs. Cela les regarde. Mais ce faisant ils tournent le dos au christianisme. Ils ont tout à fait le droit de le faire, éventuellement même, si le cœur leur en dit, de fonder une nouvelle religion (articulée sur les LGBT). Pourquoi non. L'État laïc tolère toutes les religions. Mais ils sont extérieurs au christianisme.

~~~~~  
NOTES

1. Réformés (Lausanne), février 2018, p. 10.
2. Marc, 10, 9.
3. Marc, 10, 25.
4. Emmanuel Todd, *Où en sommes-nous? Une esquisse de l'histoire humaine*, Seuil, 2017, p. 132.
Ibid., p. 130.

Passager clandestin

Bahar Kimyongür, une tête mise à prix

LE GOUVERNEMENT D'ANKARA VIENT D'OFFRIR UNE PRIME, COMME DANS LES WESTERNS, À QUICONQUE PERMETTRA LA CAPTURE DE SES HORS-LA-LOI. LE JOURNALISTE ET ACTIVISTE POUR LA PAIX BAHAR KIMYONGÜR — BELGE D'ORIGINE TURCO-SYRIENNE — EST RANGÉ DANS LA CATÉGORIE «VERTE» DES SUSPECTS RECHERCHÉS. CE N'EST PAS LA PLUS PRESTIGIEUSE, MAIS ELLE PEUT TOUT DE MÊME VOUS RAPPORTER UN MILLION DE LIRES, SOIT 214'000 EUROS.



Or nous savons où se trouve Kimyongür! Mais plutôt que d'encaisser la récompense de M. Erdogan, nous avons proposé à ce journaliste intrépide de nous expliquer comment un Etat candidat à l'UE peut lancer des avis de recherche pour délit d'opinion contre un citoyen belge, comment la Belgique et l'UE réagissent à cette démarche et comment il se sent dans la peau d'un homme visé par les islamistes. On en retire la préoccu-

pante impression qu'un Salman Rushdie, de nos jours, aurait été livré aux barbus sans autre forme de procès.

C'est aussi l'occasion de faire le point sur l'état et la qualité de l'information que nous recevons au sujet du Moyen-Orient.

- Entretien réalisé le 16 février 2018 par Slobodan Despot, à [écouter sur SoundCloud](#) (30 min.)

TURBULENCES

FRANCE | L'affaire Mennel et le progrès de la censure

Invité par la rédaction de la Radio suisse romande à commenter les nouvelles du vendredi 16 février, Slobodan Despot était interrogé par Romain Clivaz sur l'affaire Mennel qui échauffe les esprits en France et au-delà. Au sujet de la jeune chanteuse enturbannée qui a fini par quitter *The Voice*, il a livré un point de vue distancié et conforme aux principes de liberté de l'Antipresse que certains ont trouvé surprenant.

- * [Ecouter sur RSR 1](#)

DEMOGRAPHIE | LES SEPT BLOCS DE L'HUMANITÉ

KOSOVO | LE CALAMITEUX «BÉBÉ» DE LA DIPLOMATIE SUISSE

TECHNOLOGIE | LE COMBLE DU NARCISSISME

USA | UN TÉMOIGNAGE À CONTRE-COURANT SUR POUTINE

SUÈDE | UN MODÈLE D'INTÉGRATION